

Nous avons donné, dans un de nos précédents numéros, quelques fragments de statistique relatifs aux principales industries françaises et étrangères; nous pouvons ajouter aujourd'hui quelques chiffres sur l'industrie des chemins de fer.

Il y a en France treize compagnies de chemins de fer, qui réunissent un capital de 3,200 millions; en Allemagne on en compte cinquante-cinq, dont le capital est de 2,580 millions; la Russie possède sept compagnies seulement, avec un capital de 1,388 millions, dont deux tiers n'ont pas encore été versés.

M. Charoukine a récemment imaginé, en Russie, un moyen facile de vérification, qui consiste à couper les saumons de plomb, ainsi qu'on le fait en France pour s'assurer que la fraude n'y a pas introduit, pendant le coulage, de la fonte ou de la ferraille.

La méthode de M. Charoukine consiste à employer une balance dont les poids, tirés et vérifiés, sont en plomb, et dont les plateaux peuvent être à volonté immergés dans l'eau. On commence par peser les saumons, puis, quand l'équilibre est obtenu entre les deux plateaux de la balance, on les immerge avec leur charge, et suivant que cet équilibre est conservé ou détruit, la bonne ou la mauvaise qualité de la marchandise devient évidente. Le procédé de M. Charoukine a été adopté par les arsenaux de son pays.

La cour impériale de Besançon vient de prononcer son arrêt dans l'affaire qui a eu tant de retentissement local, des châles passés en contrebande à la frontière d'Allemagne. Infirmité la décision des premiers juges, les magistrats d'appel ont condamné les prévenus à un emprisonnement variant, selon le degré de culpabilité, de 5 jours à 3 mois, et à des amendes s'élevant, au total, à près de 500,000 fr. Il y a de quoi dégoûter du métier Gastibelza lui-même.

On écrit de Seclin à l'Indépendant: L'Union musicale de notre ville vient de faire son entrée revenant du concours de Paris, où elle a remporté le 1er prix dans sa section. Nos choristes au nombre de dix-sept seulement, avaient à lutter contre six sociétés venues des divers points de la France, et dont la moins nombreuse comptait plus de trente membres.

Ce succès brillant a jeté l'enthousiasme dans toute la population de Seclin; aussi, les membres honoraires de la Société, la majorité des habitants et les autorités s'étaient réunis à la gare du chemin de fer pour saluer les vainqueurs.

Le corps de musique de l'ancienne compagnie des sapeurs-pompiers, la Société chorale d'Houplin, sous la direction de M. Dubrulle, sont venus faire les honneurs à leurs confrères. Et nos dames seclinoises, qui déjà s'étaient prêtées avec grâce à l'acquisition d'une magnifique bannière pour le concours, n'ont pas oublié nos artistes à leur retour: elles leur ont présenté un fort joli bouquet. Nous leur savons bon gré de cette délicate attention et des sympathies qu'elles ne cessent de témoigner à une société dont le premier début est un grand succès.

La soirée vout croire l'enthousiasme: tout le monde est heureux; toutes les physionomies expriment la joie. C'est à M. Gall, son habile directeur, que la Société doit surtout ce premier prix.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une baisse moyenne de 07 centimes à l'hectolitre.

Un commencement d'incendie s'est déclaré hier matin dans les ateliers de M. J. Casse, fabricant de linge de table, faubourg de Fives.

Un carton servant au tissage est tombé sur un réchaud placé sous le métier et a aussitôt pris feu. Des étincelles sont tombées sur des fils formant la chaîne d'un tissu placé sur le métier, et, en quelques instants, trois mètres de tissu furent brûlés, ainsi qu'une soixantaine de cartons.

Les ouvriers eurent bien vite raison de cet incendie, dont les dégâts s'élevèrent à 150 fr.

On nous prie de publier la lettre suivante:

Monsieur, A la manifestation si honorable pour moi et dont j'ai été l'objet jeudi soir, à l'occasion de mon bénéfice, je ne puis répondre que par l'expression du profond sentiment de gratitude qu'elle m'inspire.

Veillez, Monsieur, me permettre d'employer la voie de votre journal pour adresser mes remerciements à toutes les personnes qui ont bien voulu me donner une preuve aussi éclatante de leur sympathie.

Agreez, etc.

FÉLIX P... Artiste dramatique.

Roubaix, 25 mars 1859. Pour se rendre au désir exprimé par MM. les abonnés et habitués du Théâtre des Amateurs et à la demande de M. Couvreur, Mme Félix vient de contracter un nouvel engagement.

Sur le monte-courroie de M. Herland.

(Rapport à l'Académie des sciences, par M. COMBES.)

Dans la plupart des ateliers de l'industrie, les diverses machines-outils sont mises en mouvement par l'intermédiaire de courroies que conduisent des poulies montées sur un arbre commun. Lorsqu'on veut arrêter momentanément, dans le cours du travail régulier, l'une des machines, on jette la courroie qui la commande sur une poulie folle; elle continue ainsi d'être entraînée dans le mouvement général, tandis que la machine est arrêtée, jusqu'à ce que la courroie soit replacée sur la poulie fixe. Si la suspension du mouvement doit se prolonger, on jette la courroie hors de la poulie montée sur l'arbre commun, afin d'éviter qu'elle ne s'use en absorbant inutilement une partie du travail moteur. Quelquefois aussi la courroie tombe accidentellement de la poulie de l'arbre commun. Dans ces deux cas on la remet en place, quand cela devient nécessaire, sans interrompre le mouvement de rotation de la poulie, qui est même indispensable pour faciliter l'opération. Le remontage de la courroie sur la poulie de l'arbre commun est assez fréquemment la cause d'accidents graves, parce que l'ouvrier doit manœuvrer dans le voisinage d'autres poulies ou de roues d'engrenage animées d'une grande vitesse, dans lesquelles peuvent s'engager ses vêtements, sa chevelure ou l'un de ses membres.

M. Herland a combiné un ensemble de dispositions qui, écartant ces dangers, a eu outre l'avantage de prévenir les chutes accidentelles des courroies et peut même dispenser de l'emploi de la poulie folle pour le débrayage de chaque machine-outil. Il obtient ces résultats en faisant passer le brin conducteur de la courroie dans une fourchette rectangulaire qui, dans le travail, se trouve en avant et très rapprochée de la poulie montée sur l'arbre commun de transmission du mouvement. Cette fourchette termine une tige en fer, mobile dans un arc d'une petite amplitude, dont le centre est sur l'axe d'un arbre horizontal solidaire avec la tige et qu'on manœuvre à l'aide d'un manche placé

à la main de l'ouvrier. Veut-il descendre la fourchette, il fait tourner l'arbre horizontal sur lequel elle est montée, et prend place à côté de la poulie, entraînant avec elle la courroie qui tombe: pour qu'elle ne se replace sûrement sur la poulie lorsque, par un mouvement inverse, la fourchette guide sera ramenée vers sa première position, la poulie est garnie d'un appendice adapté du côté où la courroie a été rejetée, et qui consiste en une poulie sur une surface cylindrique prolongeant celle de la poulie sur le quart à peu près de sa circonférence. Cette poulie est terminée par une section oblique à l'axe, de façon que la largeur dont elle débordé la poulie va en décroissant depuis 0 jusqu'à celle de la courroie elle-même ou un peu au-dessus; à son extrémité la plus large, l'appendice cylindrique est replié à angle droit, de manière à former une lame plane tangente au contour de l'arbre commun des poulies, et aboutissant à cet arbre. On comprend que, si la partie la plus large est tournée de manière à précéder, dans le mouvement de révolution, le reste du rebord cylindrique, la courroie ramenée par la fourchette ne peut manquer de se poser, dès le premier tour, sur la lame plane tangente à l'axe, ce qui la ramène, après une seule révolution, sur la circonférence de la poulie menante.

L'appareil de M. Herland n'existe encore que dans ses ateliers, où il fonctionne parfaitement. Il y a tout lieu d'espérer que l'emploi de ce dispositif simple se répandra promptement dans les ateliers.

FAITS DIVERS.

Un conflit a éclaté dimanche, à Gand, entre l'autorité communale et l'association des ouvriers. Voici en quels termes le Journal de Gand rapporte les faits:

Le commissaire de police de la 3e section, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du parquet, s'étant rendu à l'estaminet le Chien noir, rue des Chartreux, à l'effet d'y saisir la caisse contenant l'argent qui devait être distribué aux ouvriers coalisés, rencontra, de la part du grand nombre de ces ouvriers qui s'y trouvaient réunis, la plus vive résistance, et, se trouvant dans l'impossibilité de mettre l'ordre à exécution, demanda du renfort qui lui fut envoyé en toute hâte.

A l'arrivée des agents de la force publique, le commissaire employa de nouveau tous les moyens possibles pour faire comprendre aux ouvriers, dont le nombre avait considérablement augmenté, les désagréments qui pourraient résulter de leur opposition à l'exécution de son mandat.

Le commissaire en chef s'étant également rendu sur les lieux, porteur d'un ordre du parquet, exposa à son tour auxdits ouvriers la fâcheuse position qu'ils prenaient dans cette circonstance. Il ne fut pas plus heureux dans son entreprise, et se retira pour en rendre compte à qui de droit.

Alors M. le bourgmestre et M. le substitut du procureur du roi, Ad. Dubois, se rendirent au Chien noir sans être accompagnés d'aucun agent, et à leur tour ils espèrent de faire comprendre aux ouvriers qu'ils avaient à se soumettre à la justice; mais toutes les tentatives restèrent sans résultats.

Le parquet requit alors la gendarmerie à se rendre sur les lieux accompagnée du commissaire en chef, également requis. A l'arrivée de la force armée dans la rue des Chartreux, des huées sont parties de la foule et des pierres ont été jetées.

Les réquisitions et les sommations confor-

mes à la loi ayant été faites, la gendarmerie a dissipé la foule.

Après avoir rencontré, tant de la part du cabaretier que des ouvriers la plus vive résistance, le refus formel et d'évacuer le cabaret et de délivrer la caisse, la police, après sommation, a, à son tour, évacué de force et saisi la caisse.

Aucun désordre n'a été signalé cette nuit.

Voici d'autres détails sur ce qui s'est passé.

Samedi, il y avait eu parmi les ouvriers en activité collective en faveur de leurs compagnons qui se sont mis en grève. Le produit de la quête avait été déposé dans une auberge, et les ouvriers devaient se rendre dans cet établissement pour y recevoir les secours qui leur étaient destinés.

La police, avertie, fit une descente sur les lieux, comme nous venons de le dire plus haut. Le rassemblement se composait de 1,000 à 1,200 ouvriers. La force armée ne tarda pas à le dissiper. Dans la bagarre qui s'ensuivit, un ouvrier reçut un coup de pied de cheval. Deux pavés ont été lancés contre la force armée.

Les officiers de la garde civique qui avaient été convoqués à l'hôtel de ville à trois heures, pour être prêts à toute éventualité, se sont retirés à six heures, leurs concours ayant été jugés inutiles.

Mme W..., femme d'un riche capitaliste, est jeune, spirituelle, gracieuse et surtout admirablement jolie, qualités que rehausse encore un ton parfait joint à une exquise élégance. Fier de posséder un pareil trésor, heureux des adulations dont sa compagne est l'objet, M. W... met toute son ambition à lui voir éclipser les autres femmes par son luxe; aussi, changements de parures, toilettes toujours nouvelles, utilités de toutes sortes, rien ne lui coûte, et cette existence dorée semble si bien convenir à la jolie personne que, malgré le chiffre très respectable de son budget personnel, il lui faut encore aller parfois demander un surcroît de subsides à la caisse conjugale; mais les pierres, la zibeline et le point d'Angleterre sont à des prix exorbitants!

Le financier, d'ailleurs, peut-il payer trop cher le bonheur d'être le plus envié des maris? Il s'exécute donc toujours de bonne grâce.

L'un de ces jours derniers, une soirée musicale réunissait au faubourg du Roule une société brillante. M. W... et sa femme étaient du nombre des invités, et l'entrée de celle-ci fut comme de coutume un véritable triomphe. Or, tandis que chacun s'extasiait sur la richesse de sa robe garnie de dentelles du haut en bas, voilà que la jupe d'une ampleur démesurée, selon la mode, s'accroche à la saillie d'une cymaise, et laisse après l'obstacle un morceau de la somptueuse garniture. Aussitôt, deux ou trois dames s'emparent du précieux lambeau pour en admirer de plus près la finesse; mais, jugez de leur étonnement en s'apercevant que la prétendue dentelle n'est que de l'imitation.

Le lendemain, le capitaliste recevait le morceau de tissu dans un billet à signature illisible et qui était ainsi conçu:

« Savez-vous, Monsieur, que c'est un abus de confiance que de nous faire passer de l'imitation pour de la dentelle? Et qui nous assure maintenant que les diamants de Madame ne sont pas en strass? »

De l'imitation! ma femme porter de l'imitation! Ce que c'est que l'envie! s'écrie M. W... hors de lui; et sous le coup de son indignation, il court trouver sa femme, à laquelle il présente la perle missive, en criant à la calomnie.

Mon ami, il n'y a pas là de calomnie, ré-

doutait peut-être, et à toute la ville, combien mon amour était désintéressé.

Il courut joyeux chez celui qu'il regardait déjà comme son futur beau-père et l'aborda le sourire sur les lèvres.

M. Koffman, lui dit-il, ne songez plus à ma demande de ce matin; oubliez que j'ai demandé la main d'une riche héritière. La fortune et moi nous n'allons pas ensemble, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre; ce qu'il me faut, c'est une jeune personne douce, bonne, bien élevée, belle, qui ne m'apporte en mariage que ce que je puis lui offrir, et même moins; une jeune personne enfin qui m'aime et que j'aime, pas davantage; en un mot, mademoiselle Koffmann.

Le vieillard était atterré; depuis deux heures il avait vieilli de dix ans!

Vous voyez, dit-il au jeune homme, incapable qu'il était de répondre d'abord à ce qu'on lui disait, malheureux qui se fie à un autre que soi-même! il n'y a dans ce monde ni bonheur, ni vertu, ni probité. Mon meilleur ami me trompe, celui en qui j'avais mis toute ma confiance me ruine! Ah! que vous êtes sage et prudent de ne pas échanger votre patrimoine contre des valeurs trompeuses! Vous le savez, je n'ai plus rien; et vendant mon équipage, mes chevaux, quelques bijoux que je destinais à Sarah, quelques tableaux de prix et cette maison, trop grande aujourd'hui pour moi, à peine s'il me restera cent louis de rente. Je vous ai refusé ce matin, mon cher ami, parce que j'étais trop riche pour un genre tel que vous; je vous refuse ce soir, parce que je suis trop pauvre. Non, monsieur, soit amour-propre blessé, soit entêtement pour mes opinions, vous n'aurez pas ma fille. La richesse seule fait le bon-

heur; quand elle nous échappe, il faut savoir ne pas se mettre dans des conditions qui se sont faites que pour les gens heureux. Une fille qui n'a plus de dot ne doit pas se marier, et un homme qui n'est pas plus riche que vous ne doit pas faire la folie de l'épouser. Adieu, monsieur.

Ni prières ni sollicitations ne purent vaincre la résistance de M. Koffmann, et comme dans un jour où on perd sa fortune entière on a peu de temps à donner aux plaintes toujours diffusées d'un amant, M. de Ristall fut obligé de se retirer sans emporter la moindre espérance.

Ma foi, se dit l'amoureux désappointé, il me reste une chance, tentons-la; maintenant qu'il est ruiné, on ne dira plus du moins qu'en enlevant sa fille j'ai tiré à vue sur son coffre-fort.

Et au lieu de partir pour Paris, au lieu de renvoyer ses lettres à mademoiselle Sarah, il loua une chaise de poste, fit retenir des chevaux et attendit la nuit pour pénétrer jusqu'à l'appartement de la jeune fille. Quand il vit briller de la lumière dans le cabinet de monsieur Koffmann, et qu'il se crut sûr de pénétrer jusques à Sarah, il s'introduisit dans la maison le plus secrètement qu'il put et eut le bonheur d'arriver jusqu'à sa maîtresse, sans que sa présence fût remarquée par les domestiques.

Sarah, dit-il, vous m'attendiez, n'est-il pas vrai? Vous avez compris que dans un moment aussi fâcheux pour votre père que celui-ci, c'était moi que vous deviez voir le premier. Hélas! que je suis malheureux: auprès de lui ni la bonne ni la mauvaise fortune ne me réussissent!

Sarah laissa tomber sa main dans celle de celui qu'elle aimait, et Ristall continua:

Vous savez si je vous aime, Sarah; hélas! vous le dirai-je? dans mon amour égoïste j'ai vingt fois appelé le malheur qui vous arrive, j'ai fait comme les véritables amants, j'ai souhaité que vous fussiez pauvre, j'ai souhaité que cette fortune, qui faisait l'orgueil de votre père, s'envolât et qu'il ne lui restât d'autre trésor que vous. Le ciel, dans son amour ou dans sa colère, m'a exaucé, et la démarelle que d'accord avec vous j'avais faite ce matin, je viens de la renouveler, il y a quelques heures; eh bien! M. Koffmann m'a repoussé; riche, il ne voulait échanger votre main que contre des millions; pauvre, il vous a vouée au célibat. Mais vous, Sarah, vous qui m'aimez, vous qui ne pouvez pas douter de mon amour, ne ferez-vous rien pour moi? Le hasard m'a placé dans cette heureuse condition où j'ai prouvé tout ce qu'on peut attendre de la sincérité d'un honnête homme; à votre tour, Sarah, de récompenser mon amour et de faire pour moi ce que je n'aurais pas exigé de vous si vous étiez encore riche.

Que ferai-je? répondit Sarah. Voulez-vous que je quitte mon père? Voulez-vous que tous les coups l'accablent à la fois et qu'il perde en un seul jour sa fortune et sa fille? Si nous étions toujours riches, je pourrais vous suivre; mais dans le malheur qui nous accable, je dois rester.

M. de Ristall ne manquait pas d'arguments à opposer à cette piété filiale: il ne s'agissait pas, en effet, d'abandonner le vieillard; il ne fallait que franchir la frontière, aller passer vingt-quatre heures en Belgique, où on trouverait un prêtre obligéant qui les marierait, et, cette cérémonie faite, ils reviendraient l'un et l'autre implorer le pardon de M. Koffmann.

A regarder la chose du point de vue de votre père lui-même, disait M. de Ristall, c'est lui rendre service. Il met le bonheur dans la fortune; eh bien! nous augmenterons ce qui lui reste de tout ce que je possède, et en vivant six mois dans une terre, nous pourrions lui conserver son équipage, et il sera heureux autant qu'il peut l'être.

Une jeune fille amoureuse se rend à de plus mauvaises raisons, et elle est aisément persuadée par un beau jeune homme qui, au moment où l'on perd tout, vous offre douze mille livres de rente. Cette piété filiale qui un instant auparavant retenait Sarah, fut aussi le sentiment qui la décida, tellement l'éloquence de M. de Ristall était persuasive. Cependant quand elle sut que la chaise de poste était prête, les chevaux attelés, et qu'il fallait partir sur-le-champ, elle hésita encore: elle demandait deux heures de répit, puis une seule; elle voulait descendre chez son père, ne fût-ce que pour le voir et l'embrasser. Enfin M. de Ristall l'emporta et Sarah permit qu'il jetât un manteau de voyage sur ses épaules. Au même moment la porte d'un cabinet s'ouvrit, et M. Koffmann parut: il avait tout entendu.

Vous le voyez, dit-il au jeune amant, qui tenait encore la main de Sarah, on perd le pouvoir avec la fortune; vous l'avez dit vous-même, ce que vous faites aujourd'hui, vous ne l'auriez pas osé si j'étais riche. Et vous, ma fille... me quitter!

Alors les deux coupables se jetèrent aux pieds de M. Koffmann; la jeune fille pleura, elle avoua son amour, elle sollicita son père: M. de Ristall appela sa conduite les investigations les plus sévères; il avait toujours été guidé par l'amour et par l'honneur; il aimait

po  
mé  
sou  
que  
pas  
je  
grav  
que  
com  
savo  
gent  
pens  
qu'el  
Et no  
du m  
-il vit  
de pa  
car M  
avait  
qui lu  
Non  
colère  
Fadmi  
parais  
diana  
- M  
extrao  
des de  
festiva  
été enl  
ni rete  
ont été  
répand  
les gale  
au part  
ordina  
étincel  
de fem  
Cepend  
que pos  
écroulé  
faut que  
- Un  
d'être p  
Loire da  
Il y a  
éclatant  
ger était  
associés,  
travaux  
dès qu'il  
qua pou  
fants. De  
à recuei  
en Améri  
et c'est q  
pu touch  
de la tofa  
Il se p  
vant le j  
tache fait  
citoyen,  
actes acc  
énergique  
ont accue  
prendre ce  
frappé pou  
M. Fleu  
peines pro  
l'audience  
les félicitat  
depuis long  
de se prése  
nant que la  
nom, sa pe  
faire de plu  
l'aurait pas  
laisserait pas  
cideraient, q  
lettre de Pa  
mann ne pe  
- Ma fill  
nous, nous  
non ami N.  
riche et fid  
prospèrent,  
bité... Voi  
sieur, lisez.  
Monsieur no  
et il avait p  
qu'il appelle  
bien! M. de  
en reprenant  
une seconde  
- Parfait  
- Avouez  
- Permet  
gement, répo  
aussi riche q  
fille, je pars,  
moi; mais si  
si cette lettre  
heur de Sara  
gendre.  
- Avouez,  
Koffmann, qu  
illu ion.  
- Hélas!  
vous avez été  
le camarade